

***24 minutes***

***Le temps qu'il te faut pour lire ces pages...***

# ***24 minutes***

***Chantal Garcia***

## *Deux souvenirs*

Le premier : Dampierre sur Boutonne. Dans la maison de fonction jouxtant la poste où travaille mon père, mes parents ont décidé que j'étais assez grande pour entendre certaines choses. Je dois avoir 6 ou 7 ans.

- Le Père Noël n'existe pas.

Le drame de cet aveu, ce n'est pas que l'existence du vieux monsieur apportant nos jouets dans son traîneau soit mise en cause. Non. C'est le mensonge. On m'a menti. Je ne comprends pas pourquoi puisqu'il fallait un jour détruire cette belle histoire. Ils m'ont menti, tous. Ça ne me

paraît pas du tout anodin. Les adultes, les parents en qui nous mettons toute notre confiance, que nous suivons aveuglément, peuvent nous mentir ?

Donc... et tout est dans ce « donc »... s'ils m'ont menti, « trompée » au sujet du Père Noël, peut-être que c'est pareil pour Dieu ? Ils font croire aux enfants que Dieu existe ! Le sol soudain me semble instable et vacillant. Car même si je suis « légèrement » catholique, très loin, tout au fond de mes pensées et de mon cœur, l'existence de Dieu est un socle à mon existence et à toutes les interrogations encore latentes que je porte en moi. Quelque chose me rassure aussitôt : ils n'auraient pas construit toutes ces églises seulement pour faire croire aux enfants que Dieu existe ! L'argument me semble irrécusable et vient m'apaiser : Non, Dieu, ça doit être « pour de vrai » !

Le deuxième : Toujours dans cette cuisine qui était notre lieu de vie familiale et sans doute le lieu des aveux, de la relation, des confidences :

- On doit te dire quelque chose d'important... Tu es juive ; maman est juive.

C'est plus grave que le Père Noël ! Car cette fois, il s'agit de mon identité. J'ai l'impression d'avoir déballé un cadeau et d'y avoir trouvé un serpent ! Tu es... ça... juive !

- Quelle horreur !

C'est ma réponse. Immédiate. Viscérale. Moi, juive ! Qu'est-ce que j'ai déjà entendu dans mon entourage, dans ce village de 800 habitants au fond de la Charente-Maritime, pour réagir ainsi, être sûre que c'est une tare, une honte ! En tout cas c'est être différent des autres et surtout infé-

rieur : sale, méprisable, ridicule, non fréquentable... voilà tous les synonymes qui collent à ce verdict « juive » dans mon cerveau de gamine déjà lavé, je ne sais comment, par des ondes antisémites. Bien sûr je n'avais pas conscience de l'effroyable contexte qui avait conduit mes parents à cette attitude de prudence. Qui oserait reprocher à une jeune mère juive, née en 31, d'estimer que, l'identité juive, ça ne se crie pas sur les toits ! « Faut pas l'dire » fut la conclusion de ce colloque familial...

Ces deux coups de pouce parentaux pour me faire grandir portaient une telle intention d'amour que je n'en ai gardé aucune rancune ; seulement une appréhension que...

« Ouille ! », grandir ça va faire mal...

## *Dieu et moi*

Une histoire floue. Une mère juive, profondément juive de génération en génération, pénétrée d'un intense sentiment d'appartenance au peuple juif mais dans un lien plus culturel que religieux. Un père athée, surtout anticlérical, se disant déçu par les hypocrisies religieuses, n'ayant pas su trouver dans l'église l'intégrité et l'équité auxquelles il aspirait. Ils décidèrent cependant de donner à leurs enfants une éducation religieuse. C'était pour eux un élément de leur responsabilité parentale. Les quatre enfants furent donc baptisés et nous suivîmes le cursus habituel : caté-

chisme, messe du dimanche, communions privée et solennelle, confession, participation à toutes les fêtes, messe de minuit, chemin de croix... La plupart des villageois participait à ces évènements religieux.

J'étais donc une petite catholique pratiquante et sincère. Mais Dieu était si lointain. Quelque part, là-haut dans les nuages, Il nous observait et nous jugeait sans bienveillance. Une espèce de pion tout puissant, de surveillant général de l'humanité. Avec un côté à la fois rassurant, car grâce à lui, des règles de morale contraignaient les hommes à marcher droit, et à la fois inquiétant, parce que je voyais bien qu'on ne marchait pas si droit que ça, ni moi, ni les autres, ni même le curé du village ! A mes yeux, Il était comme lui, ce Dieu qu'il était censé représenter : sévère, austère, sans miséricorde.

Je me souviens de mon désir de bien faire et d'être pure, mais aussi de la culpa-

bilité ressentie face à mes bêtises d'enfant, qu'aggravait démesurément une conscience très sensible. Il y avait la peur de la punition divine mais surtout la déception et le découragement de ne pas arriver à être une « sainte ». Mauvais augure...

## ***Bouts de vie***

Mes parents vécurent en Allemagne leurs trois premières années de mariage. Je suis donc née à Wittlich, le 28 septembre 1952, un an après ma grande sœur, Marie-Christine. Déjà un miracle que maman, cette jolie brunette, renvoyée de l'école en Algérie à cause de son identité juive, puisse se balader tranquillement dans les rues allemandes avec ses deux fillettes au physique typiquement juif sépharade ! Joli pied de nez de l'histoire à l'Histoire, jolie victoire de la vie sur la mort, sur la démence...

Une enfance heureuse finalement.

Cursus professionnel oblige, mon père fut muté en Charente Maritime. La famille s'était agrandie de deux beaux garçons : Claude et Serge.

Cette vieille maison de Dampierre, immense à mes yeux et qui m'est apparue si petite quand j'y revins en visite presque quarante ans plus tard, a abrité tant de jeux avec mes frères et sœur. Les pièces de théâtre dans le grenier, les personnages découpés dans les magazines et à qui nous faisons vivre des histoires fabuleuses, les cache-cache à n'en plus finir, les courses du garage au grenier , nos petits pas qui galo-paient avec frénésie au-dessus du bureau de poste, ivres de jeux, de vie, d'histories « pour faire peur », et qui contraignaient Mr le receveur, mon papa, à venir nous rappeler que cet endroit magique était aussi son lieu de travail et d'accueil d'une clientèle qui fronçait parfois les sourcils au bruit de ces curieuses cavalcades.

Et dehors, dehors ! La poste était située en haut d'une côte qui fut le lieu de tous les apprentissages : vélo, patin à roulettes, trottinette... Mais nous allions toujours plus loin, arpentant en toute sécurité les ruelles, les champs, les rives de la Boutonne, les hameaux et même les forêts... rien n'arrêtait notre soif de mouvement et de découverte. Un vent de liberté soufflait sur nos visages en sueur, nos jambes musclées et dorées par nos inlassables escapades à vélo. Cette vie à la campagne, active, libre et féconde a sans doute mis son sceau sur mon âme qui, devenue citadine, n'a cessé de rechercher ce contact avec la nature et d'exprimer son besoin d'espace, de nouveauté et de marche en avant.

Une enfance heureuse finalement.

Mais qui croisait parfois des ombres, furtives, indéfinissables, comme un doigt pointé sur moi et menaçant mon bonheur.

Non pas le doigt de parents sévères ; ils ne l'étaient pas. Plutôt le mien, émanant des profondeurs de mon cœur. A l'affût du moindre faux pas, accompli ou pensé, ce doigt impitoyable traçait des lettres anonymes révélant mes recoins tortueux, jalousie, méchanceté, impureté, mensonge, égoïsme...

A cacher absolument pour ne pas perdre l'affection et le respect des autres, pensais-je... Au lieu de plaider coupable, je déguisais Chantal pour qu'on l'aime quand même...

Après la Charente Maritime qui abrita mon enfance, l'Auvergne m'attendait pour défier mon adolescence. La mutation de mon père à Murol entraîna la famille dans ce petit village du Puy de Dôme. Une agréable maison de fonction, une magnifique région attirant chaque été des milliers de touristes, une promotion professionnelle pour mon père : il y avait bien là

quelques ingrédients de choix pour bâtir du bonheur. Mais je crois qu'aucun de nous six ne l'a vécu ainsi. Parce que Murol, ce fut aussi, pour Christine et moi, l'internat au lycée Jeanne d'Arc de Clermont-Ferrand, triste et strict ; pour Claude le demi-internat à Champeix où il partait toujours la mort dans l'âme et pour Serge une école primaire où il affrontait la rigidité d'un instituteur sans sourire.

Le climat non plus ne souriait pas beaucoup : un hiver interminable, le froid brutal et la neige qui ne parvenait pas à me séduire. Nous avons commencé à développer des sentiments de solitude. Nous nous sentions étrangers, peut-être même rejetés et malaimés.

Les questions existentielles, déjà latentes, mes interrogations sur le mal, omniprésent, la souffrance, révoltante, devenaient centrales dans mes réflexions. J'étais déçue. Des événements, des gens,

de moi-même. Une insatisfaction générale qui me donnait l'impression que le quotidien n'était qu'une contrefaçon de ce qui porte le prestigieux nom de « Vie », trouva là une terre propice à la croissance de sourdes racines.

L'âme cherche le bonheur comme le nourrisson cherche le sein maternel. S'il ne vient pas à nous, on l'invente, on s'en fabrique. J'étais assez douée pour « le bonheur imaginaire » !

Une famille parisienne vint s'installer à Murol. Les filles, de nôtre âge, nous tracèrent la voie : création d'un club, où nous invitions la jeunesse du village pour égayer nos longs hivers et nos week-ends bien vides ! Restait donc pour ma sœur et moi, le bonheur facile et factice de l'été : les touristes, le dancing, les flirts... le « faire semblant »...

Cependant ce vide demeurait, s'élargissait ; la nostalgie m'envahissait de plus en plus. Le prince charmant que

j'attendais ne venait pas. La vie dont je rêvais se trouvait sans doute sur une autre planète. Ma personnalité se construisait sur une quête d'amour vrai, une soif constante de quelque chose ou quelqu'un qui arrêterait cette parodie de bonheur qui laissait un goût d'amertume et de désarroi.

## ***Une mauvaise herbe***

Semée dans le désenchantement du monde, elle a poussé dans mon jardin et a commencé à envahir le terrain.

La tyrannie d'un besoin d'amour hyper-égocentrique, insatiable, auquel rien ni personne ne pouvait répondre, ni ma famille, aimante pourtant, ni aucun autre témoignage d'affection, et pour qui la « faim » justifiait les moyens.

Mes pensées, mes actes, mes rêves, tout était animé par une quête d'amour à n'importe quel prix, pourvu que se taise ce

cri intérieur qui ne me laissait pas en repos. C'était bien plus que le malaise classique de la jeune adolescente rêveuse et romantique. C'était devenu un mode de vie, le moteur et la dynamique de mes journées : l'hypotrophie de mes sentiments, la démesure du ressenti, l'emprise de l'imaginaire. Je devenais prisonnière et esclave de mes émotions. Elles allaient devenir au fil du temps, toutes puissantes, incontrôlables.

Dans ces marécages où je m'enfonçais, une prairie, soudain...

Un groupe de scouts s'installa à Murol pour quelques jours d'été. Une bouffée d'oxygène, l'odeur d'autre chose, le reflet d'une liberté intérieure, l'expression de valeurs qui m'étaient étrangères, qui m'aimaient...

Comme j'ai eu envie de rester là, toujours, comme un petit parasite enfoui au creux d'un chêne ! Mais ils ont levé le camp. Ne restait dans la prairie que leur

petite chapelle en branches. Les larmes que j'ai versées là, furent peut-être mon premier cri vers Dieu, ma première prière, le gémissement de mon âme qui appelait à l'aide. Je sais qu'Il m'a vue et entendue, là, dans «une solitude aux effroyables hurlements. » (Deutéronome 32 verset 10).

Mais ce n'était pas encore l'heure de mon rendez-vous avec Lui. Je n'avais pas fini ma route, je n'étais pas encore convaincue qu'Il était la réponse à mon cri.

Il fallait continuer encore la descente au bout de soi-même.

## *Nîmes*

Je crois pourtant que la mutation de mon père à Nîmes fut un claquement de doigts céleste. Il semblait que le plus dur était derrière. Fini l'internat que nous subissions depuis la sixième. Suivre notre classe de terminale au lycée Daudet en temps qu'externes, fut pour Christine et moi comme s'évader d'une prison. Finis les hivers de 10 mois ! Le soleil se levait sur nous. Vivre en ville, dans le Sud, après ces quatre années si éprouvantes en Auvergne, était une résurrection pour chacun de nous. La vie devint brusquement plus souriante et plus facile. Nous reprenions enfin

notre souffle après cette tentative d'étranglement de notre petite famille.

Pourtant, si le décor avait changé, le personnage était le même. J'ai retrouvé dans ma valise le même mal-être, les mêmes questions, le même vide intérieur. Peut-être encore plus terrible parce que la plupart des éléments qui pouvaient en être la cause avaient disparu et les choses de la vie rêvée s'étaient réalisées. Il y eut l'euphorie des premiers mois puis la réussite au bac. Je m'inscrivis en philosophie à l'Université de Montpellier et Christine en psychologie. Nous avons chacune une chambre à la cité universitaire.

Sans crier gare, mon âme malade a montré son vrai visage.

Pourquoi étais-je si différente ? Pourquoi n'arrivais-je pas à m'intégrer dans ce milieu étudiant ? Où était ma planète ? Au fil de la marche mon sac s'alourdissait. Faire un pas dans ce monde

devenait écrasant, ouvrir les volets le matin un nouveau coup de poing sur le visage. L'angoisse devint une compagne d'une fidélité sans faille ! J'ai tenté de la noyer dans les eaux insalubres et tristement fréquentes chez les jeunes étudiants: un peu de haschich, un peu d'alcool, quelques garçons, quelques passions comme le théâtre... mais elle continuait à me coller à la peau jusqu'à l'insupportable. Les réflexions philosophiques accentuées par mes études rajoutaient des couloirs au labyrinthe dans lequel j'évoluais.

Depuis longtemps déjà, j'avais mis Dieu aux oubliettes, tracé « une croix » sur son existence. Du haut de mes dix-huit ans, j'avais tranché : trop de choses sont incompatibles avec l'idée de Dieu. Mais l'athéisme que j'arborais venait d'avantage du désir d'être à la page, affranchie des idées vieillottes, que d'une réelle réflexion sur le sujet. Je cherchais à être considérée,

appréciée et acceptée et j'aurais été incapable de soutenir le mépris et les moqueries des autres « pour si peu » !

Néanmoins cette prise de position avait eu de graves conséquences sur mon comportement : plus de frein, plus de morale, de balises... Pourquoi choisir le bien ? Qui déclare une chose bonne ou mauvaise ? Mais aussi quel sens donner à notre existence, à quoi rime notre passage sur terre ?

Il était temps de passer à la conclusion : il n'y a RIEN. Pas de sens, pas de réponse, pas d'intérêt. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue. S'efforcer de construire une vie à peu près satisfaisante, lutter pendant 60 ou 80 ans pour finir sous la terre... vraiment insensé !

Je ne veux pas, je ne peux plus.

## ***Assez !***

Ma décision est prise.

Nous sommes assises, Christine et moi, à l'avant d'un poids lourd qui nous ramène en stop chez nous un vendredi soir. Je ne dis pas un mot. Mon cœur est dans un étau. Je vais mourir. Oui, c'est cela. Le seul moyen d'échapper à cette randonnée maudite. Assez ! Je vais rentrer à la maison, chercher dans la pharmacie des médicaments avec une bande rouge. Beaucoup. Et les avaler.

Il doit être quatre ou cinq heures. Je marche en ville avec les tubes dans ma poche. Je pleure parce que j'espère. Quelqu'un va peut-être m'arrêter, me dire qu'il ne faut pas faire ça, que la vie, ça vaut le coup. Quelqu'un va me dire tout simplement « Je t'aime ». Mais non, rien, ni personne. Je m'assieds, boulevard Victor Hugo au café Le Napoléon. Je commande une grenadine et je commence consciencieusement à avaler mes petits cachets. C'est long, ce foutu truc... J'attends encore quelque chose. Personne ne voit que je crie au secours ? Non, je ne veux pas vraiment mourir, je crie juste, « Aidez-moi ! ». Le malaise, l'ambulance, le lavage d'estomac, l'hôpital... la vie.

La souffrance de mes parents, de ma famille, leurs tentatives de trouver des solutions, la gentillesse des gens autour de moi... je suis aveugle, indifférente, centre du monde. Je suis installée dans mon rôle,

cliente de l'hôpital psychiatrique : je me taille les veines, je garde mes remèdes pour les avaler tous ensemble, je casse les vitres... Les psychologues, les électrochocs, la cure de sommeil, les médicaments ne m'apportent aucun réconfort. Clopin-clopant je sors après trois mois. Mes parents m'ont trouvé un petit job chez une fleuriste pour m'occuper. Je déteste et je ne suis pas douée.

J'essaye de remonter en selle. Je recommence une année universitaire. Cette fois en Lettres modernes, sur le bon conseil de ma sœur qui a aussi suivi cette voie. Les études me plaisent. Il semble que je vacille moins. Je fais partie d'une troupe de théâtre, je joue bien, nous faisons une tournée en Italie, mon nom est sur l'affiche, je suis fière.

Côté cœur toujours le désert. Mon âme se jette dans des pièges, des histoires

d'amour sans la moindre chance de réussite, sans un brin de jugeote car le cœur ou la raison, j'ai choisi mon camp depuis longtemps, malheureusement.

Malgré les apparences et les tentatives de survie, le cancer du désespoir poursuit son avancée.

## ***Nadine, Simone et les autres...***

Pas très euphorisant de me croiser dans la rue à cette période : cape noire, chapeau noir, fume cigarette... à la fois je joue un personnage, je mendie l'attention des autres et à la fois mon habit de scène est touchant de sincérité : je vais mal, je me sens noire dehors et dedans.

Cette attention, soudain, je la croise sur mon chemin ou plutôt sur les rails de mes allers-retours en train Nîmes-Montpellier. Elle s'appelle Nadine et elle a un grand cœur. Assez grand pour voir au-delà de cet

égocentrisme qui suinte de toutes mes attitudes, assez grand pour sentir la souffrance qui m'habite et me phagocyte, assez grand pour entendre le hurlement de mon cœur. Elle ne fait rien de sublime. Elle m'écoute. Elle est capable de tout entendre et me rend capable de tout dire : le tortueux, le sournois, le cruel, le coupable... Elle écoute et son regard demeure paisible, sans rejet ni condamnation. C'est à cause de cette gentillesse à toute épreuve que je supporte ses convictions religieuses : elle est chrétienne, protestante. Comme je m'en moque ! Comme je me moque de ses allusions à Dieu ! Il faut être bien naïf et ringard pour croire en Dieu. J'ai honte pour elle !

Pourtant, un jour, j'accepte sa proposition de me rendre au « coffee-bar chrétien ». A cause de son insistance sans doute, par curiosité aussi, car elle me présente ce lieu comme « un café où se re-

trouvent des jeunes, anciens drogués pour beaucoup, transformés par la découverte de la foi en Dieu ». Je zappe la deuxième partie de sa phrase et me décide à rencontrer ces « anciens drogués ».

C'est un dimanche après-midi. Mon « éclairceuse » m'introduit au 20 rue Porte de France. Cet après-midi-là s'est déroulé en plusieurs phases. La première, fulgurante, viscérale: ce que je cherche est ici. Je suis submergée par une « odeur » de pureté. Il me semble que ces jeunes sortent d'un torrent d'eau fraîche ! Leur regard, leurs paroles, leur sourire, leur comportement semblent lavés ! J'en suis sûre, c'est ce « gel douche » là qu'il me faut !

Ma deuxième réaction c'est la stratégie du bouclier : après un moment d'échange où plusieurs me servent du Jésus Christ, la solution à tes problèmes, je me pavane effrontément comme quelqu'un qui n'a pas besoin de « ça » et je sors de je ne sais

où, un sourire de bienheureuse. Je les éconduis comme on met à la porte un représentant qui nous propose une marchandise sans intérêt et superflue. Comblée, je suis, vous dis-je ! Arrogante, agressive... et menteuse, je sens que j'ai gagné et qu'ils reculent.

Un peu laissée de côté, une vague de tristesse m'enveloppe et je commence à baisser les armes. C'est à ce moment-là qu'une jeune fille que je n'avais pas encore vue s'approche de moi. Tout ce qu'elle dit et fait semble une caresse. Sa voix est douce, son sourire dit « je te comprends » et son regard est rempli de tendresse. Nous commençons à parler de tout et de rien. Elle ne me « vend » rien. Je deviens vraie et vulnérable. Simone a su m'apporter une goutte d'eau au creux de sa main. Assez pour me donner soif, pas trop pour ne rien m'imposer et me laisser chercher le chemin qui mène à la source

qu'elle-même venait de découvrir. Je suis partie apaisée avec l'impression que quelqu'un m'avait dit un secret, encore incompréhensible mais portant une valeur inestimable.

## ***Comment continuer ?***

Il me semble que je marche avec un sac à dos qui s'alourdit chaque jour un peu plus. Je déambule dans les rues, dans les couloirs de la Fac. Je porte dans mes entrailles une angoisse continuelle, cancéreuse, qui me détruit, grignote mon être. Je sens que je suis prête à tout pour m'en débarrasser. Mais pour ce mal là, pas de chirurgie. Toutes mes relations deviennent compliquées parce que j'attends des autres l'impossible, le remède qu'ils n'ont pas. Je suis comme une sangsue assoiffée de la moindre goutte d'amour. Je me jette sur tout ce qui lui ressemble. Mais je sens que

je suis au bout. D'une manière ou d'une autre je vais dire : STOP !!!

C'est dans cet état d'esprit que je reçois la nouvelle foudroyante du décès de mon père dans un accident de voiture...

La famille vacille, s'effondre. Maman a quarante ans, quatre enfants et Serge n'a que quatorze ans... Cette tragédie, cette place vide, cette absence, nous la porterons en nous jusqu'au bout, à chaque événement heureux ou malheureux que traversera notre famille... sans lui...

Au-delà de la douleur affective, cet événement dramatique vient renforcer mes convictions sur l'absurdité de la vie et de la mort et ne peut que conforter ma décision « d'arrêt de vie ».

## *Le cri*

Alors ça y est. C'est maintenant. Ce soir, je sais que je ne peux plus vivre un jour de plus. Il ne peut plus y avoir de demain. Je n'affronterai plus, ni mon reflet dans la glace, ni l'indifférence des autres, ni ce quotidien insensé. Je suis vaincue. Vaincue par le vide, la solitude, l'usure de la souffrance, les non-réponses à mes questions, à mes soifs. Voilà, c'est maintenant, la fin. Décider de mourir et cette fois, on ne fait pas semblant, pas question de se rater.

Je suis là, dans la chambre universitaire de huit mètres carrés de la Voie Domi-

tienne. Un moyen efficace, la pendaison... peut-être ?

Huit mètres carrés remplis d'obscurité, pesante, comme une présence maléfique qui se réjouit de m'engloutir enfin après toutes ces années de lutte. Je me sens comme une noyée qui abandonne, cesse de résister et sait que c'est la fin.

Je me souviens de chacun de mes gestes en ce soir d'hiver. Je m'allonge sur mon lit, je fume une dernière cigarette comme un condamné et j'allume ma radio pour faire baisser d'un ton l'épouvante qui m'étreint.

Et du fond de mes entrailles monte un appel, un cri. Une prière ? Il n'y a que deux solutions : ou bien, Dieu, tu existes, comme disent ces jeunes du coffee-bar, alors au secours, viens à mon aide, révèle-toi et change ma vie ; ou bien tu n'existes pas, alors la vie est absurde et je la refuse.

Sheila. Impossible d'allumer sa radio sans entendre une de ses chansons à cette époque-là ! Dans la seconde qui suit ma prière, sa voix remplit la pièce :

*Ecoute ce disque, et il te dira, non, ne sois pas triste je suis près de toi... A travers les chagrins rencontrés aujourd'hui, il se trouve un chemin où le ciel s'éclaircit... Dis-toi que ta peine ne durera pas...*

Comme un rai de lumière passant sous ma porte et pénétrant le faible interstice que je lui ai permis d'occuper. *Non ne sois pas triste je suis près de toi.*

Comme un murmure d'une indéfinissable douceur qui m'invite sans me contraindre. *Il se trouve un chemin où le ciel s'éclaircit.*

Comme un souffle de paix, une paix d'au-delà des mots, des rêves et des

quêtes humaines les plus folles. *Ta peine ne durera pas.*

Il est là. C'est tout. Je ne sais pas comment cette chansonnette de Sheila a pu transformer ce cercueil de huit mètres carrés en une sorte de dais nuptial ! Je ne sais pas comment les vapeurs ténébreuses qui m'asphyxiaient se sont changées en volutes d'oxygène. Je ne sais pas comment les paroles d'une banale chanson d'amour ont pu faire voler en éclats la cage de mort où j'étais prisonnière.

Il est là. C'est tout. J'ai crié et il m'a répondu.

## ***Le pas***

Je suis devant l'évidence d'une réponse de Dieu à mon appel mais...

Toutes sortes de « mais » guerroient dans mon esprit. Je sais que cet appel n'est pas un ordre. Je me sens complètement libre de passer outre, de faire la sourde oreille et même de le repousser. Je prends en tout cas la décision de rejoindre un groupe de jeunes chrétiens qui se réunissent pas très loin de la Cité universitaire, pour partager ce que je viens de vivre.

Simone m'avait mise en contact avec eux et j'étais allée les « observer » une fois ou deux. Mais cette fois-ci je m'y rends, talonnée par l'émotion et la certitude que quelque-chose de crucial est en train de se jouer dans ma vie.

Je ne sais plus le nom du jeune homme qui m'a prêté une oreille attentive. Je ne me souviens plus de ses paroles mais il a su éclairer la situation dans laquelle je me trouvais. J'ai réalisé que j'étais placée devant un choix. Le choix de dire oui ou non à Celui qui m'avait fait signe aux portes de la mort.

Il m'appelle. Non comme un despote mais comme un Père. Cette chanson de Sheila, un signe de sa part, une main tendue, une promesse, des arrhes, mais aussi une question : « Veux-tu ? »

C'est un appel d'amour, intense et exigeant. Soudain j'ai peur. Je sais. C'est une

alliance définitive, qui englobe tous les domaines de ma vie, qui m'appelle à une honnêteté totale envers moi-même. Reconnaître cet égoïsme, cet orgueil qui m'a animée, dirigée et conduite dans ces eaux troubles où je me suis à la fois complue et détruite. C'est un engagement, une résolution. Ne plus me prendre pour Dieu mais enfin accepter que j'ai besoin de Lui. Descendre de mon trône misérable et lui laisser la place, le droit de m'apprendre à vivre autrement, la permission de me transformer, de me purifier, de me faire haïr le mal sous toutes ses formes. Je peux encore fuir, claquer la porte au nez de tous et retrouver ma vie. Ma vie ? De quoi parles-tu ? Quelle vie ? Je ne vois qu'un cadavre au bout d'une corde dans une chambre d'étudiante !

Oui. Je crois que j'ai mis le point final à ce dialogue intérieur. Oui, Seigneur, Dieu de l'univers, Créateur Eternel, je te dis oui.

Je te donne ma vie. Je veux bien marcher dans « ce chemin où le ciel s'éclaircit, où ma peine ne dure pas, où Tu es près de moi... ». Je suis à genoux sur le tapis de la petite pièce transformée en chapelle. Deux ou trois personnes m'entourent et prient avec moi.

Pas de grands sentiments, de musique, de sol qui tremble... simplement cet icône du Christ devant moi que je craignais de regarder en entrant, je le dévisage maintenant car de lui coulent la douceur, la tendresse mais aussi la force et la détermination. Cet instant est scellé, sur la terre et dans les cieux. Je comprends soudain qu'Il m'attendait depuis longtemps mais je n'étais pas prête, je voulais tout essayer avant Lui. Il m'a regardée descendre une à une les marches de mon refus de Lui. Sans intervenir. Par amour et respect de ma liberté.

Ce « oui » que je lui accorde enfin ce soir, Il le reçoit avec une immense attention et un inconditionnel engagement d'être à jamais mon Sauveur et mon Dieu.

## ***Demi-tour !***

Demi-tour, changement... j'illustre parfaitement ces mots utilisés dans le Larousse pour définir le mot conversion ! Mon retour vers la cité universitaire n'est en rien semblable aux précédents. Mon âme est légère. Si j'osais, je sautillerais comme une fillette dans la rue ! En arrivant dans ma chambre, j'engage une opération nettoyage, à l'image de celle que je viens de vivre quelque part dans les fondements de mon être. J'essuie de mon tableau noir le poème encore plus noir qui y dort depuis quelques jours et j'écris ce nom d'où jaillissent des étincelles de lumière : Jésus.

Ma poubelle se remplit de bouteilles d'alcool que je ne boirai plus, d'un reste de haschich que je ne fumerai pas, de littérature occulte, de mes compositions poétiques ténébreuses. La radicalité du changement d'atmosphère dans ma chambre ne vient pas de bonnes résolutions ni d'un effort de volonté. Ce n'est que le jaillissement de l'eau vive dont je viens de m'abreuver en pliant le genou devant mon créateur.

Il y eut un soir, il y eut un matin.  
Ce fut mon premier jour.

## *Premiers pas*

Ouvrir mes yeux et Le trouver encore là ! Ouvrir mes volets et accueillir le jour nouveau comme un cadeau. J'ai envie de chanter « Je suis vivante ! ». Ce n'est pas seulement être en vie, c'est savoir pourquoi et pour Qui je vis ! Ma transformation ne peut passer inaperçue et j'ai tellement envie de la crier sur les toits ! A la fois maladroite et enthousiaste je raconte, à qui veut ou ne veut pas l'entendre, mon expérience. Etudiants, amis, famille et même professeurs. Je ne sais plus quel était le sujet mais j'ai réussi à glisser dans un partiel que Jésus seul pouvait combler l'être

humain, répondre à ses soifs et ses questions. Une seule phrase et point final ! Heureusement, j'ai eu affaire à une enseignante conciliante qui m'a dit que mon avis était respectable mais m'a donné une deuxième chance de traiter vraiment le sujet ! Les habits noirs et extravagants ont valsé mais tout de même j'ai 20 ans, « me la joue hippie » et suis toujours originale ! J'écris sur mes Clark « Jésus guide mes pas » et je colle des autocollants « Dieu est amour » sur mon poncho jaune. Je lis ma Bible au restaurant universitaire, dans les bars et dans les bus. Avec ma guitare, je chante des cantiques sur les pelouses de la fac. Tout est prétexte à communiquer ma jeune foi. Face à cette explosion de témoignage, les réactions sont multiples. Parfois des conversations très sérieuses qui font réfléchir mes interlocuteurs, parfois du mépris et des moqueries, parfois même de l'hostilité et du rejet. Mon cercle d'amis change. Pour plusieurs je « déraile », pour

la plupart je ne suis plus intéressante, je ne suis plus « des leurs ».

De cette période je garde dans mon cœur comme un diaporama de « voyage de noces » ! Beaucoup de lumière, de sérénité, de joie.

La joie folle d'une résurrection !

## ***Le suivre***

Mon « enfance spirituelle » comme toute enfance a connu l'émerveillement des découvertes, les joies candides mais aussi la maladresse des premiers pas et les maladies infantiles...

Celui qui m'avait transportée des ténèbres à son admirable lumière n'avait nullement l'intention de se contenter de ce sauvetage.

Son projet est ambitieux : nous transformer, nous faire tendre à sa ressemblance. C'est une longue route. Travail quotidien, patient et déterminé d'un Dieu parfait qui nous met à son école. Même si les résultats sont décevants, Il espère encore, parle et enseigne par les multiples circonstances de la vie, efface, recom-

mente et se met humblement à notre portée. Mais dans ce chemin de croissance et de transformation, « le ciel s'éclaircit » vraiment !

J'étais définitivement sortie d'un abîme et d'une existence ténébreuse mais je ne pouvais en rester là. Je pris une décision un peu radicale mais qui me préserva sans doute d'une vie chrétienne au rabais, tiède ou infantile. Je voulais grandir. J'avais 22 ans et je savais quel chemin je voulais suivre. J'avais enfin trouvé les valeurs sur lesquelles je désirais construire ma vie. Ces valeurs suscitaient l'incompréhension de ma famille qui était alors hostile à ma démarche spirituelle. Moi-même je n'étais pas suffisamment affermie pour tout simplement exercer ma patience et ma bienveillance envers chacun. Cela me parut évident : je devais sortir du nid, m'envoler. Partir.

Je pris un petit sac, y mis quelques habits et fermai la porte de la maison. Je quittais concrètement mon passé et tout un mode de vie.

Avant. J'avais marché dans les mêmes rues avec au cœur un vide vertigineux qui me guidait vers le suicide. Ce soir-là un regard extérieur aurait pu penser que j'étais dans la même situation. J'avais un air un peu perdu et une démarche hésitante... mais non, je n'étais plus la même : ni angoisse, ni désespoir, ni sentiment de solitude... je savais qu'Il était là. J'étais partie pour Le suivre, me rapprocher de Lui, vivre de Sa présence et de Ses conseils.

Bien sûr j'avais peur parce que je ne savais pas où j'allais dormir et le jour déclinait. Bien sûr quelques larmes roulaient sur mes joues parce qu'on ne quitte pas sa famille sans tristesse. Bien sûr j'étais inquiète, parce que j'étais sans argent.

Pourtant dans cet état de pauvreté matérielle et intérieure je me sentais riche, riche de vivre une vie qui valait le coup ! Je partais pour qu'Il construise ma vie, Lui.

Je suis entrée dans le seul endroit où la porte était ouverte : une église, la grande église des Carmes au centre de Nîmes. Et nous avons parlé, Lui et moi et j'ai compris, mieux que jamais, combien l'homme est fait pour ça ! Parler avec son Créateur. J'ai tout dit, mes craintes et mes attentes, mes doutes et ma détermination... et comme un défi : je n'ai plus rien, à Toi de jouer !

Pas d'anges, pas de vision, pas de voix venant de l'autel... alors je suis sortie sous la nuit tombante. Sur le pas de la porte, quoi de plus normal, un jeune curé. Il me dit bonsoir. Nous échangeons quelques paroles. Puis il s'éloigne et me dit au-revoir. Se ravisant soudain, il se retourne et me pose la question « divine » : Où habitez-vous ? Je vois se transformer

l'expression de son visage lorsque je lui explique en quelques mots que, justement, je n'habite plus nulle part... Il ne tourne pas les talons avec un « Bonne chance » ou « Que Dieu vous bénisse » mais m'invite avec un intérêt sans équivoque à partager avec lui un repas au restaurant pour entendre les détails de mon récit.

Depuis plus de quarante ans j'ai extrait de mon vocabulaire le mot « coïncidence » mais je me permets de m'en amuser aujourd'hui ! Eh bien oui ! Il y a eu cette formidable coïncidence, ce prêtre qui m'a offert mon premier repas de « sans abri » puis qui m'a conduite ensuite dans une petite communauté chrétienne, au château Sihol, où j'ai pu passer quelques jours. Puis de coïncidences en coïncidences ce fut Paris, la communauté de la Corderie, puis l'accueil chaleureux d'une vieille dame généreuse à Nîmes, la grand-mère de Nadine.

Je retiens surtout de ce temps une découverte croissante de la proximité et de l'intimité de Dieu. J'apprenais peu à peu à mieux comprendre sa volonté, à suivre ses conseils, à discerner sa voix et ses voies. Un apprentissage, certes, pas toujours facile et jonché d'erreurs mais l'évidence d'une croissance et d'un enracinement de ma foi, bien aidé par les formidables « coïncidences » de cette saison de ma vie et les vagues incessantes, jour après jour, de l'amour de Dieu.

## ***Codognan***

Un peu nomade, dépendant de la petite obole de l'ANPE mais surtout de la générosité et de la bonté des personnes rencontrées, je cherchais à poser mes bagages et à me stabiliser. J'étais de passage à la communauté de Taizé où des milliers de jeunes, ayant fait une expérience similaire à la mienne, fêtaient un temps de rencontre et de prière, lorsqu'une nouvelle porte s'ouvrit pour moi : Aline, 18 ans, devint rapidement mon amie. J'étais fascinée par la sérénité que reflétait son visage. Aussi, quand elle m'invita à venir passer

quelques jours chez elle, je m'empressai d'accepter !

Je débarquai donc un jour d'été torride dans ce village de Codognan, à une quinzaine de kilomètres de Nîmes. Pour tout accueil, dans les rues désertes du village, j'entendis de la part d'un passant :

« Que venez-vous faire ici ? A Codognan, les chats y crèvent ! ». La longue traversée du village sous un soleil accablant n'était pas très engageante. J'arrivais enfin au 102 rue Droite.

Dire que Dieu m'avait devancée est un euphémisme. En rentrant dans cet appartement tout simple, j'étais loin d'imaginer l'impact qu'aurait sur ma vie mon parachutage en ce lieu ! Je fus immédiatement certaine que j'étais au bon endroit, au bon moment ! En fait depuis quelques mois des choses extraordinaires se passaient dans ce village. D'une part, Dieu agissait dans plusieurs familles : de tradition protestante,

elles découvraient un Dieu vivant qui transformait leurs cœurs et leurs situations, passant d'une religion envers Lui à une relation avec Lui. D'autre part, des jeunes désemparés, le plus souvent dans les liens de la drogue, étaient touchés et radicalement transformés par l'action de Dieu. Le fait n'était pas isolé, bien sûr. La France a été réellement visitée par une vague de l'Esprit de Dieu, révélation pour les uns, renouveau pour les autres.

Ainsi, au 102 rue Droite, sans distinction d'âge, de niveau social ou culturel, se réunissaient une trentaine de personnes dont la vie venait d'être profondément bouleversée. Des liens étroits, faits d'entraide et de franchise unissaient ce qui méritait bien le nom de communauté. Je me coulais dans ce cocon avec un bonheur instantané. La maman d'Aline, manifesta envers moi un accueil d'une qualité exceptionnelle. Malgré ses faibles moyens j'ai toujours trouvé

mon assiette mise à la table familiale. Aline partagea sa chambre avec moi et je nous vois encore, plongées dans une sérénité très particulière, lisant nos bibles à la lueur d'une bougie, bien tard dans la nuit.

Le soir nous retrouvions les autres membres du groupe et c'étaient des moments empreints de simplicité et d'intensité : discussions sur des passages de la Bible, chants de louange qui éclairaient de nos cœurs, temps de prières qui étaient un véritable dialogue avec Dieu, parfois partage de nos difficultés...

C'était un temps d'exception, je le pense encore... Mon âme se restaurait sous l'effet de ces relations saines et centrées sur le désir commun de grandir dans la connaissance de notre Dieu, de nous aimer les uns les autres et de faire connaître ce privilège qu'il nous semblait inconcevable de garder pour nous. Un livre parut à cette époque, « Les gens les plus heureux sur terre », et

je pense que cet intitulé aurait pu être la  
définition de ce que nous vivions.

## ***Il se trouve un chemin...***

Il se trouve que le frère d'Aline avait un super copain également hébergé au 102 rue Droite pour être plus près de son lieu d'études, Norbert...

Il se trouve que Norbert vécut aussi une expérience très personnelle qui le conduisit à la foi.

Il se trouve que nous sommes devenus les meilleurs amis du monde, inséparables... nous venons de fêter nos 37 ans de mariage...

Il se trouve qu'après plusieurs années consacrées à l'éducation de nos trois garçons merveilleux, des « circonstances inattendues » m'ont permis d'être enseignante puis professeur des écoles dans un ITEP. Un métier vécu comme une vocation, auprès de ces enfants en difficulté.

Il se trouve que j'aime ma vie, qu'elle me « va comme un gant », comme si tous les ingrédients qui la composent avaient été pensés pour moi !

Il y aurait tant à dire : comment il a restauré mes relations avec ma famille ; comment maman, mes frères et maintenant enfants, petits enfants chantent ensemble les louanges de Dieu dans une église vivante et fraternelle ; comment mes racines juives ont revendiqué leur existence et ne cessent d'impacter nos décisions : parler hébreu, voyager (18 fois !) en Israël ; comment nous vivons dans l'église

et dans le monde notre engagement de chrétiens...

Depuis 43 ans, Il n'a jamais lâché ma main. Depuis ce soir-là, où Il me promit « qu'il se trouve un chemin où le ciel s'éclaircit », Il a été fidèle. Marchant devant moi, ouvrant et fermant des portes, Il continue à veiller sur ma vie. La révélation de son amour ne cesse de me bouleverser.

Devenir chrétienne en entendant une chanson de Sheila n'était pas très théologique ! Beaucoup de mes amis ont trouvé la foi en lisant un passage de la Bible, ou en allant à une réunion dans une église. Ce n'est pas mon histoire. Dieu m'a rencontrée dans mon besoin le plus profond, celui qui me faisait errer comme une orpheline dans ce monde : le besoin d'être aimée, telle que j'étais.

Peu à peu mes yeux se sont ouverts sur l'œuvre extraordinaire de Jésus Christ, of-

frant sa vie sur la croix pour cette humanité rebelle qu'Il aime. Passionnément.

Un proverbe juif dit :

Qui sauve un homme sauve le monde...

En me sauvant, Dieu voyait au-delà de moi, cette merveilleuse famille qu'il m'a donnée, tous ceux que j'ai croisés sur ma route et à qui j'ai ardemment désiré « présenter Dieu »...

Et toi...

## ***Postface***

Parfois, je préfère écrire, plutôt que dire, les choses vraiment importantes. Le lecteur est seul face à un message. Il lui appartient de réfléchir, de prendre position, librement. La parole est plus exigeante, intrusive, voire agressive. Elle attend un retour, une réaction immédiate. C'est ainsi que mon mari trouve parfois, au réveil des petits mots sur son bureau...

Il est certain que je souhaite partager cette extraordinaire découverte de Dieu qui a transformé ma vie. Mais avec un profond désir aussi de respecter l'autre, son histoire, son cheminement, sa personnalité... son refus aussi.

Très souvent, dans mon quotidien et particulièrement dans la rue, je suis interpellée par mon prochain : les marques de solitude, de souffrance, d'errance qu'il porte sur son visage. J'aimerais

m'approcher, dire un mot, consoler, apporter l'espérance... aimer ! Mais... ça ne se fait pas !

Alors j'ai choisi d'écrire un petit poème, sans prétention, pour faire ça, justement : semer l'espérance et l'amour sans agresser ! Mon mari l'a baptisé « Confetti » à cause de sa taille : plié en deux, 7 cm ! Je le donne dans la rue et au fil de mes rencontres. Le voici :

*Je ne sais pas qui tu es.  
Je t'ai seulement croisé,  
Dans la rue, dans un bus ou ailleurs...*

*J'ai voulu partager  
Avec toi le secret  
Du bonheur qui habite mon cœur.*

*Il est là, Il est Dieu  
De la terre et des cieux,  
Nous offrant son Amour infini.*

*Lui parler, tu le peux,  
Te répondre, Il le veut.  
Jésus t'aime et peut changer ta vie...*

Je viens de donner le 365<sup>ème</sup>. Céleste, Mélanie, Mr Baggi, Katy, Dida, Joe, Marie-Sol, Maryse... et tous ceux dont je ne connais pas le nom...

Parfois une frustration quand même. L'impression d'une faim non rassasiée, d'une attente chez l'autre, que la pudeur sociale nous empêche d'évoquer, d'affronter. C'est la raison de ce livre. Un confetti majoré de quelques centimètres...

Chantal Garcia

chantalgarcia2@orange.fr

Imprimé et façonné en France septembre 2015

IMPRIMERIE MON EDITION - Nîmes - Tél. : 04 66 29 60 80